

Giacomo Leopardi : « l'immense région du sentiment »

Une vie si courte (1798-1837) et un maillage d'écrits tellement serré qu'à première vue on pourrait croire à une existence de papier, un modelage recouvrant une vie creuse. Mais c'est l'inverse que l'on constate à la lecture. Cette très vaste Correspondance laisse parler un homme chez qui le cœur et la raison vivent presque constamment dans un état paroxystique.

NICOLE CASANOVA

GIACOMO LEOPARDI
CORRESPONDANCE GÉNÉRALE
(1807-1837)
trad. de l'italien par Monique Baccelli
Introduction d'Antonio Prete
Allia éd., 2319 p., 50 €

les étrangers qu'inouï en Italie. Et il me semble que l'exemple tout récent des autres nations nous montre clairement à quel point,

en ce siècle, les livres vraiment nationaux peuvent réveiller les esprits assoupis d'un peuple et produire de grands événements. »

Ces mots affectueux s'adressent à un philologue et lettré plus âgé que Leopardi, Pietro Giordani, mais ils surgissent à tout instant dans cette *Correspondance*, comme si se déversait irrésistiblement un trop-plein d'amour inemployé. « Ami bien-aimé », finit par lui répondre le sévère éditeur Stella, après un échange de lettres professionnelles.

Misanthrope, pessimiste quant à l'humanité en général, il pense que les hommes sont « condamnés au malheur par la nature ».

SUITE →

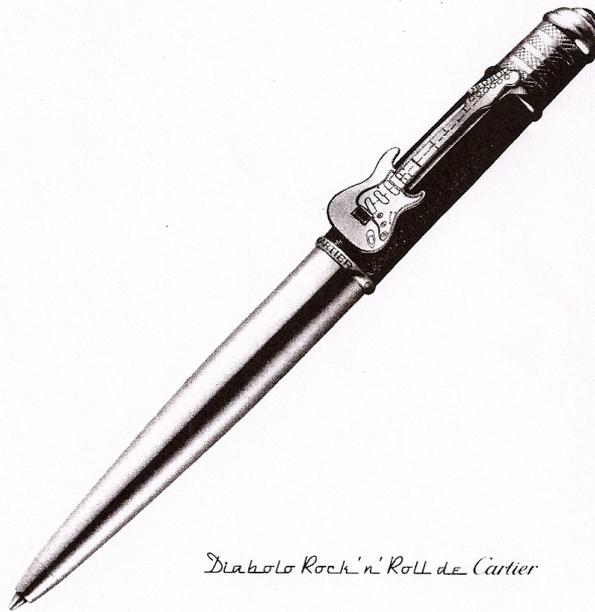
André Gide gardait chez lui un masque Amortuaire de Leopardi, que tout le monde prenait pour celui de Pascal, à cause du peu de chair collée aux os et du grand nez plus qu'aquilin, suraigu. Mais les abîmes sur lesquels se penchait Leopardi n'étaient pas mystiques.

Dans sa remarquable introduction, Antonio Prete définit cette *Correspondance* comme « l'histoire d'une intériorité », couvrant en même temps « l'immense région du sentiment ». Région qui, en fait, englobe tout, les activités intellectuelles comme les relations humaines, avec toutes les nuances qui vont de la haine violente à la tendresse exaltée.

Le fil rouge qui traverse l'œuvre de Leopardi (une quinzaine de volumes ont déjà paru chez Allia, y compris le vaste *Zibaldone - Q. L. n°869*), c'est une passion pour la littérature antique, sous-tendue par l'amour de l'Italie et le désir de doter ce pays d'une langue commune à toutes les provinces, qui l'unifiera enfin. L'Italie était sortie morcelée du Congrès de Vienne, Leopardi assista à la naissance de la carbonaria et écrivit en 1828 un chant intitulé *Risorgimento*. Il avait fait en 1827 la connaissance d'Alessandro Manzoni, l'auteur des *Promessi Sposi*, qui lui aussi voulait convaincre l'Italie de parler le toscan florentin, au lieu d'une multitude de dialectes.

« Mon bien aimé et unique ami »

Il faut lire à ce propos la lettre importante que Leopardi adresse, le 21 mai 1819, à Giuseppe Montani, prêtre défroqué et journaliste. « Selon moi, l'Italie ne peut rien espérer tant qu'elle n'aura pas de livres adaptés à son temps, lus et compris par le commun des lecteurs, et qui circulent d'un bout à l'autre de son territoire : un fait aussi fréquent chez



Diabolo Rock 'n' Roll de Cartier

Cartier

www.cartier.com - 01 42 18 43 83

La quinzaine littéraire - 15 mai 2008

Quant à lui, sa vie est « des plus malheureuse ». Non seulement sa santé est désastreuse, mais ce qui le supplicie par-dessus tout, c'est « la pensée » – tourment qui pour la cartésienne Mme de Sévigné n'était pourtant que délices : « Je me trouve fort bien d'être une substance qui pense et qui lit. » – C'est l'étouffement auquel sa pensée est condamnée qui motive sa haine pour son lieu de naissance, Recanati, petite ville de la région des Marches, la géole dont il eut tant de mal à s'échapper.



GIACOMO LEOPARDI

La malheureuse affaire du passeport qu'il obtient par l'intermédiaire de Saverio Broglio d'Ajano, et que son père confisque au passage, est retracée dans la lettre que Leopardi adresse à son père fin juillet 1819, puis par celle à Saverio le 13 août. Par l'intensité de la

douleur exprimée et l'argumentation fondée, où là encore la passion et la raison se mêlent, ces lettres font penser à la lettre de Kafka à son père. « *Mon père croit que, tel un gamin sans expérience, je ne connais pas les hommes. Je voudrais ne point les connaître, tant ils sont scélérats, mais je suis peut-être plus avancé qu'il ne le pense. Qu'il n'espère pas me tromper. [...] Il faut donc qu'il me croie bien stupide pour penser qu'une fourberie aussi grossière, qui sautait aux yeux, pouvait durer, et que je ne m'apercevrais point que le fait que vous avez envoyé le passeport à mon père n'était pas fortuit, mais concerté...* »

Et pourtant, huit ans après ce drame, la mort de son frère Luigi le jette dans les bras de ce père apparemment détesté, et que la perte de son fils laisse effondré. Leopardi passe du « Très cher M. mon père » au « Cher papa », et dans les lettres qu'ils échangent en mai 1828, on ne voit pas comment cette communion dans le chagrin pourrait être feinte.

« des plaisirs que je croyais impossibles... »

En fait, tous les correspondants deviennent vite des habitants de cette « région du sentiment », d'où l'intérêt de cette édition qui publie également les lettres adressées à Leopardi. Cela fait de ce fort volume une lecture palpitante de vie, sans temps mort, et qui nous communique les vibrations, les beautés, les élégances et les misères d'une époque. Voir par exemple le merveilleux récit de l'incendie de la basilique de Saint-Paul hors les murs, à Rome, qu'envoie à Leopardi son ami Giuseppe Merchiori : « *Le feu a pris dans les célèbres plafonds, vieux de près de quatorze siècles [...]. Les quatre-vingts colonnes cannelées de la grande nef, que tous regardaient avec admiration en raison de leur ancienneté, de la valeur du marbre et de leur bon état de conservation, fondirent comme des chandelles de suif à la chaleur du feu. [...] Hier je suis allé voir ce spectacle, et je te jure que je n'ai pu retenir mes larmes à la vue d'une si grande perte. Les deux grosses colonnes du grand arc de la confession, que quatre personnes bras tendus arrivaient tout juste à embrasser, ont été brisées comme de simples roseaux...* » (19 juillet 1823).

On s'attend à lui voir vivre des amours passionnées, malgré sa faible santé et son dos déformé par l'étude. Deux femmes seulement, semble-t-il, l'ont attiré, aucune ne l'a rendu heureux. L'une est sa cousine Geltrude Cassi Lazzari, qu'il a entrevue, dit-il, « la moitié d'une soirée », (il avait alors dix-neuf ans) et qui lui a inspiré un *Journal du premier amour* aussi beau que *Point de lendemain* de Vivant Denon. L'autre est la comtesse Teresa Carniani Malvezzi, qu'il rencontre à Milan en 1825 et qui ne lui rend pas son amour. Aucune lettre à Geltrude ne nous est parvenue. Il mentionne Teresa dans une lettre à son frère Carlo (30 mai 1826) : « *J'ai noué avec une dame [...] une relation qui remplit une partie de ma vie [...] Les premiers jours où j'ai fait sa connaissance, j'ai vécu dans une sorte de délire et de fièvre...* » Elle comprend la littérature et la philosophie, et quand il lui parle de lui, elle pleure. « *Elle m'a convaincu qu'il y a réellement au monde des plaisirs que je croyais impossibles... Elle a ressuscité mon cœur après un sommeil, ou plutôt une mort complète, qui a duré pendant de longues années* » Un an plus tard, il en parle en d'autres termes : « *Dis-moi aussi si cette comtesse a mis fin à ses bavardages...* »

On songe à une phrase écrite de Rome en 1822. Depuis qu'il a mis les pieds dans cette ville, « il n'est pas tombé la moindre goutte de plaisir dans [son] âme ». Il se plaint qu'il soit difficile d'arrêter une femme à Rome, non à cause de leur vertu, mais « à cause de l'excessive frivolité et de la dissipation de ces femmes [...] qui ne le donnent qu'avec beaucoup plus de difficultés que dans les grandes villes. » (6 décembre 1822). Parle-t-il par ouï-dire ? Ou seraient-ce là les seules amours qu'il ait connues ?

Pendant les quinze années qui suivent, il erre de ville en ville, accompagné par l'étrange comte napolitain Ranieri : « *Ranieri, avec qui j'habite, et que seules les foudres de Jupiter pourraient détacher de moi* » (3 octobre 1835) Sa santé ne cesse pas d'empirer, ni son pessimisme foncier : « *Je ris du bonheur des masses, parce que mon petit cerveau ne conçoit pas une masse heureuse composée d'individus malheureux...* » (5 décembre 1831)

Il va vers la mort par un vrai chemin de croix. « *Avec l'âge, mes souffrances physiques quotidiennes et incurables sont arrivées à un point tel qu'elles ne peuvent plus s'accroître : j'espère qu'ayant enfin vaincu la petite résistance que leur oppose mon corps moribond, elles me conduiront au repos éternel que j'invoque ardemment chaque jour, non par héroïsme, mais à cause des souffrances que j'endure.* »

On ne saurait trop souligner l'exploit de la traductrice, Monique Baccelli, car il fallait restituer la langue d'une époque à la fois déjà moderne et encore archaïque, la construction classique des phrases et les variations propres à chaque correspondant. Monique Baccelli vient à bout de toutes les difficultés avec une aisance admirable. I

Rappelons que l'on a récemment joué avec succès, sur la scène du théâtre M.C. 93, à Bobigny, dans une traduction de Michel Orcel et une mise en scène de Jacques Nichet, une pièce intitulée *Le commencement du bonheur, adaptée des Operette morali de Leopardi.*

Les Arts du récit

Pour sa deuxième édition, dont l'inauguration se tiendra le 13 mai à 18 h 30 à Voiron (Grand Angle, place des Arcades, Isère), Henri Gougaud sera à l'honneur. Il a eu carte blanche pour 4 soirées dont une avec Alain Rey le 13 mai à 21 h. Rés. : 04 76 65 64 64. Ce festival se tient jusqu'au 22 mai et propose entre autres la lecture sur scène d'une nouvelle de Daniel Pennac.

Invitation au voyage

Il vous en coûtera 22 euros. C'est le prix du catalogue réalisé par le musée des Beaux-Arts de Bordeaux autour des *Voyages et autres traces* du

peintre Claude Lagoutte (1935-1990) à l'occasion de la rétrospective qui se tient dans ses murs du 23 mai au 1^{er} septembre.

Niemeyer par Henri Raillard

Le fondateur de Brasilia, Oscar Niemeyer, avait vu ses Mémoires traduites par Henri Raillard (*Les courbes du temps*, Gallimard, cf. Q. L. n°757). En 2001, Henri Raillard réalisa un portrait filmé de cet architecte et humaniste : *O filho das estrelas/Le fils des étoiles* (Betacam digital couleur, 52 min.). Il sera projeté le 29 mai à 21 h au KM3 d'Ivry-sur-Seine (107, rue Molière/ Entrée libre).